

Coordonné par

Charles Dossou **LIGAN**

Idrissou **ZIME YERIMA**

OBJETS ET SYMBOLES EN AFRIQUE

Analyses sociolinguistiques et sémiotiques

Préface de F. GBETO



Postface de H.B.C. CAPO

Coordonné par

Charles Dossou **LIGAN**

Idrissou **ZIME YERIMA**

OBJETS ET SYMBOLES EN AFRIQUE
Analyses sociolinguistiques et sémiotiques

Préface de F. GBETO

Postface de H.B.C. CAPO

LABODYLCAL

LABO GBE (Int.)

En couverture : photo et montage de I.Z.Y.

Mars 2022

ISBN : 978-99982-58-24-2

LABODYLCAL

LABO GBE (Int.)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

SOMMAIRE

<i>Liste des illustrations</i>	ix
<i>Profil des contributeurs</i>	xi
Préface Flavien GBETO	xv
Descriptif du projet	1
1 Étude des représentations psycho-socio-sémiotiques de ká (calebasse) dans les communautés du Sud Bénin Charles Dossou LIGAN	3
2 Sémiotique des quatre éléments chez les Baatõmbu Idrissou ZIME YERIMA	27
3 Alimentation des Nfè : une approche sémiologique Maurel A. AYENA	55
4 The Symbolism of Afo-a-Kom in Kom Artistry Victor BAYENA NGITIR	69
5 Symboles animaliers et armes dans l'ancienne Égypte : essai sur la croyance en la force mystique de l'animal sur les objets de guerre en négroculture Ferdinand Paul ENOKA	93
6 Analyse sémiotique de « L'homme qui se moquait de l'Afrique » de I. Zimé Yérima Julien Koffi GBAGUDI, Maxime J. R. ADJANOHOOUN and Marcellin Mèdétouhan LOUGBEGNON	115

7	Les grottes sacrées des chefferies traditionnelles bamiléké de l'Ouest-Cameroun : symbolismes et représentations ésotériques	131
	Merlin Valentin SOMENE KENE	
	<i>Postface</i>	I
	Houkpati B.C. CAPO	

SÉMIOTIQUE DES QUATRE ÉLÉMENTS CHEZ LES BAATŌMBU

Idrissou ZIME YERIMA

Résumé: Cet article analyse les quatre éléments - *tem* (la terre), *nim* (l'eau), *dɔɔ* (le feu) et *wom* (l'air) - dans la culture baatōnu (bariba) suivant une approche sémiotique. Il expose les informations disponibles sur ces éléments avant de les décrypter pour en tirer des significations plus profondes. Les catégories grammaticales auxquelles les noms de ces éléments appartiennent apportent des informations édifiantes sur leurs fonctions. Trois de ces éléments, à savoir l'air, l'eau et la terre appartiennent à la même classe nominale *m* et représentent les trois états traditionnels de la matière : gazeux, liquide et solide. Le fait que le quatrième élément, le feu, appartienne à une classe nominale différente, celle des humains et des dieux, explique sa nature divine. Il correspond au quatrième état de la matière, peu connu. Représentant les quatre premiers jours de la semaine, ces éléments structurent la vie des Baatōmbu.

Mots clés : sémiotique, culture, quatre éléments, classes nominales, états de la matière

Abstract: This paper analyses the four elements - *tem* (earth), *nim* (water), *dɔɔ* (fire) and *wom* (air) - in Baatōnu (Bariba) culture with a semiotic approach. It exposes the information available on these elements before deciphering them and retrieving further significations. The grammatical categories, to which the names of the elements belong, provide edifying information about their functions. Three of the elements, namely air, water and earth, are from the same noun class and represent the three common states of matter: gas, liquid and solid. The fact that fire, the fourth

element, belongs to the class of humans and gods explains its divine nature. It corresponds to the fourth state of matter, which is not well-known. The four elements represent the first four days of the week and structure the lives of the Baatōmbu.

Keywords: semiotics, culture, four elements, noun classes, states of matter

Introduction

Les Baatōmbu (Bariba) vivent principalement au Nord du Bénin et au Nord-Ouest du Nigeria. Ils « formaient un royaume situé au Nord-Est du Dahomey et au Nord-Ouest de la Nigeria, entre le 9^e et le 12^e parallèle, avec, comme capitales, Nikki en territoire dahoméen et Bussa en pays nigérian. » (J. Lombard, 1960, p. 6). Aujourd'hui, ils occupent principalement trois des quatre départements de la partie septentrionale du Bénin dont un a gardé le nom Borgou. Les deux autres sont l'Alibori, qui faisait partie de l'ancien Borgou, et l'Atacora.

Au Nigeria, les Baatōmbu sont notamment dans le *Barutem Local Government Area*, dans l'État de Kora (R. Jones, 1998, p. 71). Quel que soit le milieu où ils vivent, leurs deux plus grandes composantes sont les autochtones, appelés *Baatōn geobu*, et les *Wasangari*, guerriers et détenteurs du pouvoir politique.

Au Bénin, le pays baatōnu comprend plusieurs royaumes dont le plus grand est celui de Nikki. Les plus grandes villes baatōnu sont, entre autres, Nikki, Kouandé, N'Dali, Bembéréké, Kandi, Banikoara, Sinendé, Gogounou, Ouassa-Péhunco et Kérou. En dehors des religions importées, notamment l'islam et le christianisme, le peuple baatōnu a ses croyances, ses rites et rituels qui sont toujours pratiqués et qui constituent la « sémiosphère » baatōnu, c'est-à-dire son univers de signes. Ces pratiques se manifestent à travers les cultes des confréries, les baptêmes, les mariages traditionnels, les enterrements et les fêtes. Les deux plus

grandes fêtes sont la Gaani, mobilisant tous les Baatõmbu, et le *Dõõ kõõru* (fête du jet de feu) marquant le nouvel an baatõnu.

Dans ces manifestations culturelles, cultuelles et festives, les quatre éléments *dõõ* (le feu), *nim* (l'eau), *tem* (la terre) et *wom* (l'air) jouent un rôle crucial. Toutefois, aucun document à notre connaissance ne les aborde spécifiquement. Par conséquent, il est important de se poser la question suivante : que signifient les quatre éléments chez les Baatõmbu ? Pour répondre à cette question principale, trois questions secondaires sont posées :

- Quelles fonctions remplit chacun des quatre éléments chez les Baatõmbu ?
- Que révèlent les caractéristiques linguistiques des quatre éléments sur eux-mêmes ?
- Quels sont les rapports qui existent entre les quatre éléments et entre eux et les grandes propriétés de la nature ?

L'objectif général correspondant à la question principale est de faire ressortir les significations des quatre éléments *dõõ*, *nim*, *tem* et *wom* chez les Baatõmbu. Trois objectifs spécifiques permettent de l'atteindre. Il s'agit de :

- Montrer que chaque élément a pour fonction de décrire un pan de la cosmogonie baatõnu.
- Montrer ce que les caractéristiques linguistiques des quatre éléments révèlent sur ces mêmes éléments.
- Déterminer les rapports entre les quatre éléments et les grandes propriétés de la nature.

L'hypothèse générale postule que les quatre éléments définissent les principes de vie des Baatõmbu. Les hypothèses spécifiques sont :

- Chaque élément a pour fonction de décrire un pan de l'univers des signes du Baatõnu.
- Les classes nominales et sous-classes nominales auxquelles les éléments appartiennent décrivent leurs propres caractéristiques.
- Les quatre éléments ont des propriétés communes et représentent les principaux états de la matière.

La méthode utilisée dans cet article s'appuie sur la revue de la littérature scientifique existante sur la cosmogonie du monde baatombu et sur des caractéristiques linguistiques des dénominations des quatre éléments *dɔɔ*, *nim*, *tem* et *wom* en baatombu. Les caractéristiques linguistiques concernent à la fois les lexèmes désignant ces éléments en baatombu et les énoncés contenant ces lexèmes. Les classes nominales des mots désignant ces éléments en font partie. Une analyse sémiotique est appliquée à chaque élément et à l'ensemble des éléments pour rechercher leurs significations. Chacun des quatre éléments est considéré comme un système de signes et les quatre éléments ensemble sont considérés comme un système de systèmes de signes, c'est-à-dire un univers de signes. Les observations directes sur le monde baatombu et ses mythes populaires sont mises à contribution dans l'analyse détaillée des éléments.

1. Cadres théorique et conceptuel

La théorie qui va de pair avec la méthode d'analyse adoptée est la théorie des signes, généralement appelée sémiotique. Elle est définie comme une étude des signes ou systèmes de signes. Les concepts principaux sont les suivants : signes, signifiant, signifié, référent, code, syntagme et paradigmes. (Voir F. de Saussure, 1995 et R. Barthes, 1964)

Le signe est couramment défini comme quelque chose qui représente autre chose. Les anciens philosophes disaient simplement *aliquid stat pro aliquo* (quelque chose mis à la place d'une autre chose), rappelle J.-M. Klinkenberg (1996, p. 92). Ch. S. Peirce (1931-1935), un des pères de la sémiotique moderne, a défini plusieurs types de signes dont les trois principaux sont l'icône, l'indice et le symbole. Leur définition dépend du type de rapport qu'ils entretiennent avec le référent. Les trois entretiennent respectivement des rapports de ressemblance, de cause à effet ou de caractère arbitraire avec le référent.

Le code est un système de signes. Lorsque plusieurs codes se combinent, ils constituent un système de codes ou un « système de

systèmes de signes » qui est appelé « sémiosphère » (Y. Lotman, 1991) et qui signifie simplement la culture ou encore univers de signes.

La théorie sémiotique s'applique, dans cet article, au concept des classes nominales que la méthodologie exploite pour montrer ce que les éléments racontent sur eux-mêmes à travers leur classe nominale. Qu'est-ce qu'une classe nominale ? La classe nominale est chacune des catégories dans lesquelles les noms d'une langue sont regroupés. Les classes nominales du baatɔnum ont fait l'objet de plusieurs travaux, notamment par W. E. Welmers (1954), J.-P. Grossenbacher (1974), S. B. J. Dindi (1984 ; 1986), S. Gouroubera (2005), A. Bio Nigan (2019) et I. Zimé Yérima (2021 ; 2021).

Le baatɔnum compte huit classes nominales dont chacune est composée de noms substituables devant un même déterminant dans un syntagme déterminatif. Chaque classe est donc un paradigme et l'ensemble des noms du baatɔnum peuvent être approchés sémiotiquement. Les classes *w* et *m*, auxquelles appartiennent les noms des quatre éléments, nous intéressent en particulier. Le nom *dɔɔ* de l'élément feu appartient à la classe *w* des noms désignant Dieu et les humains. Les noms *tem*, *nim* et *wom* appartiennent à la classe *m* désignant les liquides naturels, les choses incomptables ou abstraites et dont le suffixe de classe est -*m*. En fait, on peut répartir les éléments de cette classe en deux sous-classes : celle des noms désignant des entités matérielles, c'est-à-dire composées d'atomes comme *torom* (cendre) et celle des entités immatérielles comme *yam* (atmosphère), *tanum* (clarté), *dunum* (péché) et *barum* (langue) et *buram* (beauté). La première sous-classe, dont font partie les trois éléments *nim*, *tem* et *wom*, n'est pas homogène. On peut la répartir en trois catégories : la catégorie des liquides naturels comme *nim* (eau), *bom* (lait), *yɛm* (sang) et *yɛkum* (urine), des gaz (sensibles mais invisibles) comme *wom* (air) et des solides (tangibles mais pas comptables) comme *tem* (terre), *yɛnim* (sable) et *torom* (cendre).

La sémiotique appliquée aux classes nominales du baatōnum contribue à apporter des approches de solution à la problématique de cette recherche.

2. Revue de littérature sur les quatre éléments

Généralement, les fonctions remplies par les quatre éléments chez les Baatōmbu sont lisibles dans certaines manifestations culturelles, culturelles et festives. Mais la plus importante information sur ces éléments vient du sens que le Baatōnu donne aux sept jours de la semaine. Ch.-T. Narou N’Gobi (2020, pp.78-79) informe que dans la tradition du Baatōnu, les jours apparaissent comme les sept « piliers fondamentaux de la vie » ou les sept éléments dont chacun, aux yeux du Baatōnu, est indispensable à la vie. L’auteur cite « la terre, le bien-être (l’eau, la lune), le feu, la bénédiction (l’air), l’autorité (les ancêtres, le roi ou toute autorité politique, morale, spirituelle), le père et la mère. » Parmi ces sept éléments, on retrouve bien les quatre éléments : la terre, l’eau (englobé dans ce qui est appelé le bien-être), le feu et l’air (appelé bénédiction). Les trois autres éléments sont : l’autorité, le père et la mère.

Pour l’auteur, les appellations de « bien-être » et de « bénédiction » sont une façon allégorique de nommer respectivement l’eau ou la lune et l’air ou le souffle de la vie. Chaque élément possède son jour. L’ordre des jours en baatōnum est le suivant : *tem tōru* (jour de la terre), *Yirem tōru* (jour du bien-être correspondant au jour de l’eau), *dōw tōru* (jour du feu), *Dōma tōru* (jour de la bénédiction correspondant au jour de l’air), *Sinadun tōru* (jour de l’autorité), *Tundo tōru* (jour du père) et *Mero tōru* (jour de la mère). On voit que les quatre éléments correspondent aux quatre premiers jours de la semaine. Cet ordre peut aussi être un indicateur de la hiérarchisation de ces éléments. Quant aux trois derniers, ils ne font évidemment pas partie de ce travail. Ils sont en fait subsumés dans les quatre premiers qui régissent leur vie comme celle de tout individu. En effet, *sinadun* (autorité), *tundo* (père) et *mero* (mère) sont avant tout des humains.

Comme l'expose Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, pp. 83-84), la terre correspond au commencement et à la fin de toute chose. C'est l'élément du tout premier jour où Dieu a tout commencé. La terre elle-même a été créée ce premier jour. Elle porte en elle les principes fondamentaux de Dieu, elle symbolise la fonction de la mère primordiale qui est à la fois source et habitacle de la vie. Le jour de la terre est un jour sacré. Un jour d'intenses sacrifices au profit des morts.

La terre joue un rôle cultuel, entre autres, dans les travaux champêtres et les enterrements. Concernant les travaux champêtres, Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, pp. 111-167) décrit treize étapes dont la première nommée *Tem berabu* (littéralement visite à la terre) contient un rituel qui amène le chef de famille à adresser ses prières à la terre et à d'autres esprits pour que les récoltes soient bonnes. Il ajoute que ces prières sont aussi réitérées à une autre étape.

Quant à l'enterrement, G. T. Dafia (2018) en donne une description. Tout d'abord, elle explique que le défunt est soumis à un rituel qui consiste à lui donner une « position de fœtus » et que cette façon d'enterrer apparaît comme une métaphore d'accouchement. Elle met l'accent sur ce que représente la terre dans ce processus :

« Pour les [Baatombu], l'homme est venu au monde dans la position fœtale et il doit retourner dans cette même position dans le ventre de la terre à sa mort. La terre est considérée comme le ventre de la mère. Cette position fœtale ou recroquevillée porte bien une signification : celle d'une naissance dans un autre monde ou d'une renaissance.» (G. T. Dafia, 2018, p.128)

L'élément fort à retenir de la description ci-dessus est le concept de « ventre de la terre » qui permet de déduire également que la terre est une mère.

Concernant l'élément eau, Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, pp. 85-86) souligne que si le jour qui lui correspond est appelé *yirem* *īru* (jour de bénédiction), c'est que cela « sous-entend "*nim yirem*",

c'est-à-dire l'eau douce, l'eau rafraîchissante. L'eau, fait savoir l'auteur, représente le bien-être, le cœur, l'amour, la tranquillité et la bonté de Dieu, la pureté, la vertu et la résidence de certaines divinités du Baatōnu. C'est le jour de l'eau que le Baatōnu choisit pour encenser les *Wεrεku* (génies), surtout ceux de l'eau. C'est aussi le jour où les nouveaux adeptes des couvents sont recrutés et où certains adeptes sont libérés de l'eau à travers un rituel de sortie de l'eau.

L'élément eau joue un rôle très important dans les rituels liés à la pêche traditionnelle annuelle, dans la récupération d'une personne disparue pendant des jours dans l'eau et dans la sollicitation des enfants auprès des divinités des rivières. La pêche traditionnelle annuelle, exposée par Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, pp. 211-232), est une pêche collective ponctuelle qui se déroule dans plusieurs sortes de cours d'eau. Elle comprend sept étapes et est marquée par des offrandes aux divinités de toutes les rivières ou mares du milieu. C'est à la troisième étape, appelée *sokuru* (appel) qu'un rituel est organisé pour consulter chaque rivière ou mare afin de savoir si elle accepte ou non que la fête ait lieu dans ses eaux. A l'issue de ce rituel, les rivières ou mares sont réparties en trois groupes : celles qui acceptent d'accueillir la pêche, celles qui refusent catégoriquement et celles qui hésitent. Les mares qui refusent sont abandonnées. Les mares qui hésitent sont suppliées et peuvent accepter ou non d'accueillir la pêche. Ce sont les mares elles-mêmes qui précisent les jours de pêche dans leurs eaux et la nature et le type d'offrande qu'il faut leur faire. D'autres rituels ont également lieu pour, entre autres, offrir à chaque cours d'eau ce qu'elle a demandé.

La cérémonie de récupération de l'eau met en exergue le rôle de l'élément eau dans le cultuel baatōnu. Dès l'introduction de son ouvrage sur la question, L. B. Bio Bigou (2017, p. 5) écrit : « Il s'agit de l'étude d'un phénomène peu ordinaire : la récupération, vivante, d'un adepte du culte *Sambani* ou *Soro koro* après vingt (20) jours de détention dans l'eau, par les génies ou les esprits.» L'auteur décrit comment cette dame de neuf enfants a été récupérée de l'eau du barrage construit sur le cours du ruisseau

Sinayi Bouya, une source d'eau des chefs traditionnels du village de Wara au Nord-Est du Bénin. La description de la récupération permet de supposer l'existence d'un monde semblable au nôtre auquel l'élément eau donne accès.

A propos de l'élément feu, Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, p. 87) explique qu'il est vu à la fois comme source de douleur, de chaleur, de danger, de défense, de protection, d'assainissement, de purification et de régénérescence de vie. Un culte régulier, nous apprend l'auteur, est voué au feu dans les forges et à l'occasion des cérémonies relevant de la noble caste des forgerons.

Le feu intervient principalement dans le *dɔ̃ɔ kɛ̃ɔ̃ru*. Le *dɔ̃ɔ kɛ̃ɔ̃ru*, qui signifie jet de feu, est une célébration, un rituel qui marque le début du nouvel an des Baatɔ̃mbu. Des travaux consultés décrivent cette fête du feu. A. F. Iroko (2007) a consacré un article à la description de ce rituel tel qu'il se passe à Kèrou. La fonction de l'élément feu apparaît dans le titre de l'article : « Rite purificateur du feu à Kèrou en milieu Bariba ».

Ch.-T. Narou N'Gobi considère que l'esprit de cette célébration consiste à prier et à faire effacer par le feu les mauvais sorts, les difficultés, les malheurs et les souffrances de l'année finissante. Selon lui, c'est la raison pour laquelle les gerbes de paille en feu sont jetées après les prières en direction de l'Ouest, vers le couchant afin que le soleil emporte et incinère ces malheurs loin de l'individu et de toute la communauté.

Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, pp. 236-237) décrypte ensuite le symbolisme de ce rituel du feu pour le Baatɔ̃nu. Le feu, sa flamme et l'Ouest signalent la proximité du Soleil, « principale source de feu et de lumière », qui est le symbole du monde supérieur, du monde suprême, du monde purificateur et régénérateur. La flamme est considérée aussi comme le « symbole de purification, d'illumination, d'espérance et de rêve ». La paille enflammée, commente-t-il, représente l'individu en cours de purification, de désinfection, d'exorcisation et fait espérer l'assurance d'un nouveau cycle agricole plus fertile, plus productif, par le biais du cycle solaire qui incarne l'éternel renouveau de la

nature. Après chaque *dɔ̃ kɔ̃ru*, conclut l'auteur, l'homme devient un homme nouveau, pur et innocent comme un bébé.

A. Félix Iroko fait remarquer l'absence des forgerons et de leurs familles pendant le rituel du *dɔ̃ kɔ̃ru*, car « amis du feu sans lequel ils ne pourraient exercer le métier qui les nourrit en même temps que leurs familles, l'on ne saurait comprendre qu'ils viennent allègrement jeter celui-ci dans la brousse, impunément. » (A. F. Iroko, 2007, p. 4).

Enfin, concernant l'élément air, Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, pp. 89-91) expose la façon dont le Baatombu le voit. Nous en faisons une synthèse dans le paragraphe suivant :

L'élément air correspond au jour où Dieu a mis le souffle de vie en l'homme et le jour où ce dernier a commencé à respirer et à se mouvoir. C'est le symbole du souffle de la vie en l'homme. C'est par l'air que Dieu parle à l'homme et qu'il l'entend. C'est l'air qui porte ses prières, ses invocations, ses implorations et ses doléances vers les Ancêtres et vers Dieu. Le Baatombu considère que c'est l'air qui lui permet de lire l'humeur de Dieu. Il sait que cet élément permet également une relation réciproque entre le ciel et la terre. L'air est le signe du souffle vital, le vent calme ou mouvant de l'atmosphère et l'élément qui nous rattache au ciel et à Dieu. L'air symbolise la légèreté, la douceur, la grâce, la vie invisible et la purification dont la source première est Dieu. Il est associé aux voyages sans risques, aux prières qu'on fait lorsqu'on veut faire germer, faire éclore et voir prospérer.

Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, p. 91) nous informe que les enfants nés le jour de l'air sont dits nés « de la main de Dieu » et qu'ils sont plus bénis au départ que tous les autres enfants.

De tous les éléments, l'air semble être le seul élément à ne pas être associé à une manifestation culturelle ou culturelle précise. Cette perception est contrariée dans la section réservée à l'analyse de l'élément air.

3. Analyse des quatre éléments

Comme nous l'avons expliqué plus haut, les noms *nim*, *tem* et *wom* en baatombu -correspondant aux éléments eau, terre et air -

appartiennent tous à la classe m et à la sous-classe des entités matérielles. Rappelons que de façon spécifique, *nim* appartient à la catégorie des liquides naturels, *tem* à la catégorie des solides incomptables et *wom* appartient à la classe des entités incomptables et intangibles. Le morphème –m est le signe linguistique caractéristique de cette classe. Quant au nom *d̄ḏ* du feu en *baat̄num*, nous l'avons vu également, il appartient à la classe w des hommes et des dieux.

Cette section fait l'analyse détaillée de chacun des quatre éléments en commençant par montrer comment leurs caractéristiques linguistiques en *baat̄num* décrivent la réalité qu'ils représentent et confirment le rapport qui existe entre eux.

3.1. Analyse de l'élément *tem* (terre)

L'élément *tem* appartient à la classe m des éléments solides, mais incomptables, qu'on peut saisir mais qu'on ne peut pas compter comme *yanim* (sable), *torom* (cendre), *durom* (suie) *som* (farine ou terre de construction), *t̄em* (terre de construction), *gbim* (poudre) et *tom* (poudre pour toilette féminine). En outre, tous les produits de la terre, mines enfouies sous terre, ou toutes les plantes qui ont besoin de la terre pour vivre sont des signes de l'élément terre. Au nombre des signes de la terre, on peut citer l'enterrement, le fossoyeur, la tombe, les ancêtres, le cultivateur, la végétation, les potières, les cases, la mère, la grossesse, la parole, l'alcool et le chef de terre.

L'enterrement, vu plus haut en décrivant la terre, est le premier signe indicial de l'élément terre. C'est un acte solennel entouré d'un silence profond qui semble symboliser le silence et la profondeur de la tombe elle-même. L'élément terre apparaît comme une entité vorace et anthropophage prête à engloutir le corps dans son ventre. Mais en réalité, cet enterrement peut être vu comme une sorte de fécondation devant former un fœtus, d'où la position fœtale du corps décrite plus haut par G. T. Dafia. Mais la grossesse doit se former avant la fin de l'enterrement. C'est pour cela, comme l'a décrit B. K. Bandiri (2021), que « la forme de la

tombe ressemble à un petit monticule de terre en forme conique qui rappelle également la forme de la grosseesse d'une femme. » La tombe est donc un signe iconique de la grosseesse. Le fossoyeur apparaît alors comme une sorte de gynécologue qui assiste la mère Terre jusqu'à la formation de sa grosseesse : la tombe.

Les ancêtres constituent un signe indiciel de la terre, parce que cette dernière représente leur demeure. Voilà pourquoi pour leur donner à manger, on dépose la nourriture sur le sol, et pour leur donner à boire, on verse l'eau ou la boisson sur le sol. C'est aussi pour cette raison que la croyance interdit de verser l'eau chaude au sol. S'il faut le faire, alors, on demande que les bons ancêtres ou morts retirent leur tête et que les mauvais la déposent. Mais ce n'est que symboliquement que la terre est leur demeure. Le Baatõnu sait qu'il renaît ailleurs.

Le cultivateur est un signe indiciel de la terre parce qu'il travaille cette dernière. Tout comme le forgeron travaille avec le feu et le fer, il le fait avec la terre. Il ne peut produire ses cultures sans la terre qu'il doit labourer. Comme le fossoyeur enfouit le corps dans la tombe, de la même façon, il enfouit la graine dans le sol pour qu'elle pousse. Pour certaines cultures, il doit faire des billons ou des buttes assimilables iconiquement à des grosseesses. Alors, lorsque de ces billons ou buttes sort la plante, on peut avoir l'impression qu'elle sort de la grosseesse et qu'on assiste à un accouchement. Toute la végétation est issue de cet accouchement par la terre. Voilà pourquoi les plantes sont des signes indiciels de la terre.

La matière principale avec laquelle les potières travaillent est la terre. Voilà pourquoi elles constituent un signe indiciel de la terre. Elles créent des formes à partir de cette terre originelle que *Gusumõ*, le Dieu suprême, a créée dès le premier jour de la semaine. Les pots de terre fabriqués servent à nourrir les hommes. On les utilise pour préparer la nourriture, chauffer l'eau et servir à manger. On voit qu'à travers ces différents usages, c'est la fonction de la terre comme mère nourricière qui s'exprime. Le fait que ce soit seulement des femmes qui, en principe, s'adonnent à ce travail,

dans la communauté baatõnu, renforce ce symbolisme féminin de mère nourricière.

C'est la terre qui abrite aussi le Baatõnu à travers ses cases construites en banco. En effet, initialement, les murs et les planchers des cases sont faits de terre. En vivant dans sa case, entre quatre murs, on ne vit pas seulement sur terre, mais également à l'intérieur de la terre, dans la terre. Ce symbolisme de vie dans la terre est aujourd'hui plus fort dans la mesure où non seulement les murs et les planchers sont en terre, mais également le toit; et quand on en arrive aux maisons souterraines, on ne peut que penser que ceux qui y vivent sont comme enterrés vivants !

La parole peut être un signe de plusieurs éléments. Elle est signe de la terre, parce qu'elle peut être dure comme dans l'expression « win gari bõ » (sa parole est dure). Ce qui est dur est forcément solide. Des quatre éléments, seul l'élément terre, qui est solide, peut être qualifié de dur. La parole apparaît alors comme un élément solide de même nature que la terre. L'alcool chez le Baatõnu n'est pas liquide, mais solide, car c'est une boisson dure. On peut l'attester à travers des expressions comme « tam mε mu bõ » (cette boisson est dure). Même la boisson moins forte locale *tam swāaru* (boisson rouge), qui n'est pas dure au départ, peut le devenir lorsqu'elle se fermente. Dans ce cas, elle cesse de devenir liquide et se solidifie.

Nous terminons cette analyse des signes indiciels de la terre par le chef de terre lui-même. Personnage très important dans tout milieu baatõnu, le chef de terre, qui préside à plusieurs prières, notamment pour les travaux champêtres et la pêche collective, représente l'élément terre. Contrairement à son nom, il n'est pas le chef de terre ; il est plutôt au service de la terre.

3.2. Analyse de l'élément *nim* (eau)

Le mot *nim* (eau en baatõnum) appartient à la classe m et à la sous-classe des liquides naturels. Cette sous-classe de liquides naturels dont les noms se terminent par m sont appelés par le nom générique de *jarum*. L'élément eau représente le prototype des

liquides naturels comme *bom* (lait), *yem* (sang), *yēkum* (urine), *tim* (miel), *yātam* (salive) dans lesquels la composition de l'eau est prépondérante.

Cet élément se retrouve en quantité dans les océans, les mers, les lacs et les cours d'eau. Dans son espace géographique, le Baatõnu ne connaît ni océans ni mers. Il a affaire aux cours d'eaux de toutes sortes. Chaque cours d'eau est un monde à part dans lequel des êtres comme les hommes vivent. On les appelle *daaru tõmbu*, c'est-à-dire, littéralement « les hommes de la rivière », une expression qu'on peut rendre par « hommes aquatiques ». Les cours d'eau sont des entités vivantes qui se nourrissent et parfois de la chair humaine. Voilà pourquoi lorsque quelqu'un se noie, on dit « *daaru wi di* », ce qui signifie littéralement « la rivière l'a mangé ».

Chaque cours d'eau a aussi son esprit qui fait l'objet du *sokuru*, décrit plus haut, c'est-à-dire l'appel des divinités de tous les cours d'eaux pour leur demander la permission de pêcher dans leurs eaux. Selon une certaine légende, certains cours d'eau sont rivaux et le cas des rivières Alibori et Mékrou est souvent rapporté. Il est édifiant de résumer cette légende pour mettre davantage en évidence le fait que les cours d'eau possèdent leurs esprits ou divinités propres. On raconte que quand une personne reste au bord d'une des deux rivières et prononce le nom de l'autre, ou dit que l'autre est plus grande, elle tombe inévitablement dans la première. On rapporte également qu'on ne mélange pas les eaux des deux rivières. Celui qui le fait, c'est à ses risques et périls. Quand on mélange les eaux des deux dans une gourde qu'on ferme, la légende affirme qu'on entend des bruits de bagarres à l'intérieur et des sons de tamtam. A la fin dit-on, la gourde se casse et il en sort d'un côté du sang et de l'autre du lait. Ainsi, l'eau d'une des deux rivières se transformerait en sang et l'eau de l'autre en lait. Quelle rivière est représentée par tel liquide ? La question semble toujours posée.

Les cours d'eau ne sont pas toujours rivaux. Dans la récupération d'une adepte du culte *Koro* décrite par L. B. Bio Bigou (2017, p. 12-13), l'adepte avait d'abord disparu dans la

rivière Alibori, une des deux rivières dont nous venons de parler. Mais comme cette dernière était distante du village des adeptes, il y a eu une négociation pour que les esprits qui retiennent l'adepte la ramènent dans un cours d'eau plus proche, en l'occurrence dans l'eau du barrage construit sur le cours du *Sina Bouya*.

Ces genres de légende permettent de saisir comment le Baatonu voit l'élément eau : un milieu régi par des divinités et peuplé de *daaru tumbu* (hommes aquatiques) dans lequel les hommes vivant sur terre peuvent être parfois détenus. Pour exploiter les ressources de cet élément, les hommes doivent en demander la permission aux divinités de l'eau. Il existe en quelque sorte des relations entre les hommes de l'élément eau et les hommes de l'élément terre. Les hommes, qui ont besoin de ressources aquatiques pour vivre, doivent en retour veiller à ne pas en abuser et surtout à ne pas polluer l'environnement aquatique.

On a vu, dans le rituel du *sokuru* précédant la pêche collective, que certains cours d'eau n'acceptent pas qu'on pêche dans leurs eaux et demandaient aux requérants de revenir pendant une autre saison. Ch.-T. Narou N'Gobi (2020, p. 222) rapporte : « Les mares qui rejettent individuellement et catégoriquement la pêche, l'année-là, disent : "ne venez pas chez moi (je suis en colère ou je suis en détresse...) parce que certaines de vos pairs m'ont [salie]." D'autres peuvent aussi prétexter que leur "ventre est creux en ce moment". » On voit que ce *sokoru*, en dehors de son aspect spirituel, vise aussi la préservation et la protection de l'environnement, notamment celle de l'environnement aquatique.

L'élément eau rend aussi service aux couples qui ne peuvent pas concevoir. Ces derniers vont demander un enfant auprès des divinités des cours d'eau. Les prénoms que portent certains enfants montrent qu'ils sont issus de cette demande. Il s'agit par exemple de Buera, Dagagii, Dèkè, Diriku, Nano, tous des prénoms attribués aux enfants demandés aux fétiches d'eau Yabori (Alibori) de Kika, de la mare sacrée Dagaagii, de la rivière fétiche Makuru (Mékrou), du marigot fétiche de Diriku de Ganson et du fleuve Nano (Okpara). (Voir Ch.-T. Narou N'Gobi 2017, pp. 57-72)

3.3. Analyse de l'élément *d̄ɔ* (feu)

Le nom baatombu du feu *d̄ɔ* appartient à la classe des êtres humains et des dieux qui est la classe *w*. On dit *d̄ɔ wi* (ce feu) comme on dit *t̄nu wi* (cet homme) ou *Gusunɔ wi* (ce Dieu). Cet élément n'est donc pas pris en baatombu pour une chose à la différence d'autres langues. Tel le soleil (*s̄ɔ*) et la lune (*suru*), il est personnifié ou déifié. Il mérite tous les attributs de la classe *w*. Autrement dit, on utilisera le pronom *u* (il ou elle) correspondant aux humains et aux dieux pour le désigner, on utilisera le déterminant *wi* pour le déterminer et des adjectifs de la classe *w* pour le qualifier.

Cet élément représente une sous-classe d'entités produisant la chaleur. On peut commencer par le soleil (*s̄ɔ*) dont l'écriture s'obtient curieusement en remplaçant *s* par *d*. *D̄ɔ* et *s̄ɔ* constituent d'ailleurs une paire minimale. Comme le feu, le soleil est aussi de la même classe des humains et des dieux. On peut aussi citer la lune (*suru*) rougeoyante qui ressemble à une boule de feu. Le nom lune est également de la même classe nominale que le feu.

Les énoncés suivants renseignent sur la nature du mot *d̄ɔ* :

- (1) *A d̄ɔ koowo.* : Fais le feu.
- (2) *Na d̄ɔ s̄ra.* : J'ai allumé le feu.
- (3) *D̄ɔ u seewa.* : Le feu s'est levé.
- (4) *D̄ɔ u kp̄ɛya.* : Le feu a grandi.
- (5) *D̄ɔ u gu.* : Le feu est mort.
- (6) *D̄ɔ u gɔɔ dɔɔ.* : Le feu se meurt.
- (7) *A d̄ɔ seeyo.* : Active le feu.
- (8) *A d̄ɔ susio.* : Active le feu.
- (9) *D̄ɔ yara.* : Flamme (langue du feu).
- (10) *Ya d̄ɔ mwa.* : Ça a pris feu.
- (11) *D̄ɔ man meni.* : Le feu m'a brûlé.
12. *Ḡri d̄ɔ* : feu de l'au-delà.

On peut créer le feu en le faisant (1) et le faire naître en l'allumant (2). Quand on crée le feu, il peut se lever (3) et grandir (4). Il peut aussi mourir (5) ou devenir moribond (6). Dans ce cas, il peut être ressuscité (7) ou activé (8). À l'aide de sa flamme qui est une langue (9), il peut agir pour dévorer tout ce qui tombe dans sa bouche (10) ou simplement brûler (11). Et il peut même brûler à partir de l'au-delà (12). Il n'est donc pas étonnant que sa caractéristique linguistique principale soit son appartenance, non pas à la classe des choses mais plutôt à la classe des êtres humains et des dieux. Le feu est donc d'ordre humain ou divin ; et puisqu'il n'est pas humain, il est forcément divin.

Que le nom *d̃d̃* appartienne à la classe w nous renseigne que pour le Baat̃nu cette entité relève en définitive du genre divin. On peut alors comprendre qu'il soit utilisé dans les cérémonies de purification dont la plus caractéristique est le *d̃d̃* k̃d̃ru. Symboliquement, le feu brûle tout ce qui est impur, l'Ouest représente le couchant du soleil, l'endroit où on peut accéder au soleil. Le soleil représente une boule de feu et la nuit représente le moment où on peut accéder au soleil, puisqu'en ce moment, il est couché. Alors, si les petits feux sont jetés à l'Ouest, c'est pour qu'ils rejoignent le feu principal qu'est le soleil incandescent dans lequel toutes les impuretés et les mauvais sorts seront consumés par la chaleur excessive tout comme les eaux des fleuves convergent dans la mer salée dans laquelle toutes les impuretés drainées sont neutralisées par l'excès du sel.

À part le jet du feu et le soleil, on peut aussi citer quelques autres signes du feu : le forgeron, la foudre, la salamandre, la parole et la chicote. Le forgeron (*seko* en baat̃num) travaille avec le feu. C'est l'ami du feu, pour cela, il ne peut pas participer à la fête du jet du feu, il ne peut pas jeter son ami. C'est ce que Iroko mettait en exergue plus haut. De la même façon, il s'interdit de manger du crabe, parce que ce serait symboliquement manger son instrument de travail, c'est-à-dire, les tenailles qu'il utilise pour retirer le fer chaud du feu. En effet, il y a un rapport de ressemblance entre les pinces du crabe et ces tenailles. Les pinces constituent un signe iconique de son instrument de travail. D'ailleurs, « les forgerons

baatõnu ne consomment pas le crabe de peur que les tenailles qu'ils utilisent se brisent » (I. Zimé Yérìma, 2014, pp. 224-225). Le forgeron, c'est le maître du feu mais aussi du fer. S'il a besoin du feu, c'est d'abord pour travailler le fer. Il est forcément lié au culte *Wuuru* correspondant aux divinités du Fer et du Feu, considéré comme la première et la plus puissante des divinités de l'aire culturelle baatõnu. Une des confréries de cette divinité est justement appelée *Seko Kperu*, ce qui signifie « Pierre du Forgeron. « Cette divinité est souvent ancrée dans la forge et on dit d'elle qu'elle manipule le feu et le fer "à sa guise" » (Ch.-T. Narou N'Gobi, 2020, p. 23).

La foudre, c'est aussi du feu. Il existe une divinité de la Foudre qui correspond au culte du *Sina Gura*, qu'on peut traduire à la fois par « Roi de la pluie » ou « Pluie reine ». C'est « le bras armé des autres [divinités] » (Ch.-T. Narou N'Gobi, 2020, p. 24). Lorsqu'elle s'abat sur une personne ou un arbre, il y a toujours un rituel avant de s'occuper du corps ou de continuer à exploiter le champ, et c'est encore le forgeron qu'on y invite pour le rituel à faire.

La salamandre est associée au feu parce que chaque fois que la foudre s'abat sur un arbre, on retrouve toujours, selon une certaine mythologie, une salamandre morte à côté. Enfin, la parole, préalablement définie comme signe de la terre, et la chicote sont des signes du feu pour la même raison. En baatõnum, le verbe qu'on utilise pour dire brûler, mettre le feu ou allumer est *meni*. Pour illustrer le premier sens, on peut écrire « ḍḍ man meni » (le feu m'a brûlé) énoncé (11)). C'est le même verbe que le Baatõnu utilise pour dire « sa parole m'a fait très mal » ou « la chicote m'a fait très mal » comme dans les énoncés « Win gari man meni » (littéralement : sa parole m'a brûlé) et « Sena man meni » (littéralement : la chicote m'a brûlé). Si la parole et la chicote peuvent brûler, c'est qu'ils sont effectivement des signes du feu.

3.4. Analyse de l'élément *nim* (air)

L'élément *wom*, entité intangible et naturellement invisible, semble être en *baatɔnum* le seul élément de sa sous-classe des choses matérielles à la fois intangibles et invisibles. Certes, il existe des noms abstraits de la même classe comme *kam* (le vide) et *yam* (l'espace, l'atmosphère ou le temps qu'il fait) auxquels cet élément est souvent assimilé en *baatɔnum*, mais ce ne sont que des entités immatérielles, c'est-à-dire non composées d'atomes et appartenant à notre seconde sous-classe de la classe *m*.

Comme annoncé beaucoup plus haut, nous allons montrer que contrairement à ce que cela semble être, l'élément air est celui qui est le plus associé aux cultes. A l'analyse, tout apparaît associé à lui de la naissance à la mort. En effet, la naissance est célébrée, comme partout ailleurs, et cela se comprend : c'est l'instant où l'enfant respire pour la première fois le grand air hors du milieu utérin. Les baptêmes et toutes les célébrations pour accueillir l'enfant dans ce monde sont assimilables à un culte rendu à l'élément air. Quant à la mort, c'est le moment où l'individu cesse de respirer ce grand air et cette mort confirme que l'air c'est la vie. Les cérémonies mortuaires ne sont donc pas un culte destiné à la mort, mais au souffle de la vie qui doit être reconduit à l'au-delà pour une renaissance. La mort n'est pas l'opposée de la vie, mais celle de la naissance. La naissance et la mort sont des événements ponctuels alors que la vie, elle, est tout un espace compris entre ces deux événements ponctuels.

En fait dans toutes les manifestations culturelles et cultuelles, l'élément air est toujours présent. Les cultes liés à chacun des trois autres éléments sont aussi des cultes de l'air. En effet, la principale entité marquant ces manifestations est le son. Il s'agit du son des prières, des incantations, des instruments de musiques. Sans l'air, aucune prière ou parole ne pourrait être prononcée avant d'être entendue. Aucune musique ne peut être jouée et les concerts ne peuvent pas avoir lieu. L'élément air préside donc à tous les rituels. Dans le rituel du jet de feu, il apparaît lorsque le chef de terre adresse ses prières au soleil couchant. Dans le rituel du *sokuru* pour

demander la permission de pêcher aux divinités des mares, c'est d'abord lui qu'on célèbre. Dans le rituel adressant une requête à la terre pour une bonne récolte, c'est également à lui qu'on s'adresse. Les chants le célèbrent. D'ailleurs le mot « chant » s'écrit en baatõnum *womu*, c'est-à-dire avec le radical *wom* qui est le nom de l'élément air. Tous les instruments de musique joués lors des rituels, surtout ceux dits à vent comme la flûte (*guru*) et la trompette (comme le *kaakaagi*) le célèbrent d'abord. En fait, tous les instruments de musique sont à vent, puisque sans l'air, ils ne peuvent émettre aucun son.

Si le jour de l'air est appelé *Dõma tõru* (jour de prières), c'est parce que pour le Baatõnu, les prières sont d'abord une affaire de verbe et de sonorité ; elles doivent être prononcées pour être entendues par Dieu et les ancêtres. Dans ce cas, la parole est indispensable, or le support naturel de la parole comme de tout son est l'air. Le canal de la prière est donc l'air. En associant l'élément air au jour de prières, le Baatõnu exprime sa connaissance du fait que l'air est le canal de la communication verbale. En effet, quand nous parlons à quelqu'un, c'est par l'air que notre parole passe pour l'atteindre. Si on vidait l'air qui se trouve dans une salle de cérémonie, les personnes qui s'y trouvent ne pourraient pas s'entendre. En outre, l'air ne conduit pas seulement le message sonore, mais il est essentiel dans le processus même de la production de la parole par les organes phonatoires, comme on le sait en phonétique articulatoire.

Lorsque Ch.-T. Narou N'Gobi affirme que le Baatõnu considère que c'est l'air qui lui permet de lire l'humeur de Dieu, on peut le confirmer à partir de certains énoncés. Lorsque tout se passe bien dans la vie, on parle de *woo geo* (bon vent) ; et lorsque tout se passe mal, on parle de *woo kõva* (mauvais vent). L'air apparaît alors comme une sorte de baromètre pour apprécier la qualité de la vie.

Les signes de l'air auxquels on peut s'intéresser utilement sont, entre autres, la communication verbale, la parole, la qualité de la vie, le vide, l'atmosphère, la respiration, le nez, les soufflets de la

forge, l'éventail, le tourbillon et l'oiseau. On sait les relations qui existent entre l'air et la communication verbale, la parole et la qualité de la vie respectivement. Le vide et l'atmosphère sont des signes de l'air, parce que le Baatõnu les confond à l'air. La respiration elle-même n'est possible que grâce à l'air. C'est un signe fort de l'air qui montre son caractère vital : si l'air fait défaut, non seulement la communication n'existerait plus mais la vie tout court prendrait fin sur la planète terre aussi. Le nez est également un indice de l'air parce qu'il sert à respirer. Les soufflets, que le forgeron utilise pour envoyer l'air vers le feu, jouent le rôle de l'éventail. Le tourbillon, qui se présente comme un barrage d'air ou de vent, est un signe de l'air. D'ailleurs, « tourbillon » se dit en baatõnum *woo gna*, ce qui signifie littéralement barrage de vent. Enfin, l'oiseau est incontestablement un maître des airs ; il entretient un rapport existentiel avec l'air.

4. Relations entre éléments et rapport avec les propriétés de la nature

Les trois éléments *tem*, *nim* et *nim* sont des entités incomptables. En général, dans la structure des langues africaines, les mots ne finissent pas par une consonne, sauf par la consonne m dans certaines langues comme le baatõnum. Le fait que les noms de ces trois éléments aient cette terminaison spéciale renseigne sur leur caractère spécial. Tous les noms terminés par m ont en réalité ce caractère spécial. Sauf quelques rares exceptions comme *bam* (vin de palme), tous ces noms sont de la classe m déjà décrite plus haut. Une autre particularité des noms de ces trois éléments est qu'ils désignent tous des entités composées d'atomes. Ils appartiennent tous à notre première sous-classe de la classe m. Il existe entre eux des différences dont ne semble pas rendre compte le morphème –m : *tem* est solide, *nim* est liquide et *wom* est gazeux. Ce morphème renseigne globalement que les trois éléments ont quelque chose de commun : leur appartenance à la même classe nominale ; il est donc le signe du rapport existant entre eux. Mais, n'est-ce pas là le signe qu'il n'existe aucune différence entre ces

trois éléments ? Nous répondrons à cette question à la fin de la présente section.

Bien que *dɔɔ* ne soit pas dans la classe m des liquides, des gaz, des solides incomptables ou exprimant une masse et des réalités abstraites ou immatérielles, il a tout de même les traits sémantiques des choses incomptables. S'il n'était pas admis dans la classe w des humains et des dieux, il aurait été certainement admis dans la classe m en changeant sa morphologie pour être orthographié comme *Dɔm*. Finalement, *dɔɔ* a aussi quelque chose de commun avec les trois éléments admis dans la classe m. Toutefois, on peut *a priori* affirmer, grâce à leur appartenance à la même classe, que *tem*, *nim* et *wom* sont plus liés entre eux qu'aucun d'eux ne l'est avec *dɔɔ*.

Puisque les éléments *tem*, *nim* et *wom* sont de la même classe, on peut rechercher le type de rapport qu'ils entretiennent entre eux, deux à deux. En chimie, les relations entre un état et un autre selon l'orientation suivie sont bien connues. En effet, le gaz peut devenir liquide par liquéfaction, le liquide peut devenir solide par solidification et le solide peut devenir gazeux par sublimation. À l'inverse, le solide peut devenir liquide par fusion, le liquide peut devenir gazeux par vaporisation et le gaz peut devenir solide par condensation. Les rapports réciproques qui existent entre eau, terre et air sont des rapports de transformation. D'un état, on peut aller à un autre. Pour le moment, on ne voit pas duquel de ces trois états on peut passer au feu. Toutefois, les transformations entre les trois éléments, dont le morphème –m est le signe, ne peuvent pas avoir lieu sans le quatrième élément : le feu. En effet, pour passer d'un état moins dense à un état plus dense (du gaz au liquide et du liquide au solide), il faut réduire la chaleur de la matière correspondant à l'état précédent ; pour passer d'un état plus dense à un état moins dense, il faut augmenter l'intensité de la chaleur de la matière dans l'état précédent. Il faut donc plus ou moins de la chaleur pour un passage d'un état à un autre. Or, le premier symbole de la chaleur, c'est le feu, c'est-à-dire le quatrième élément. Chacun des trois éléments qui subissent en quelque sorte une métamorphose n'est qu'une forme de la même réalité. À la

question posée plus haut, on peut répondre que le morphème -m se présente effectivement comme le signe qu'il n'existe essentiellement aucune différence entre ces trois éléments différents du feu. Par exemple, le glaçon et la vapeur d'eau ne sont que deux formes différentes d'une même réalité qui est l'eau. Le morphème -m commun des trois éléments *tem*, *nim* et *wom* représente finalement cette réalité. Il nous informe que la différence entre deux quelconques de ces trois éléments est la présence ou non du quatrième élément : le feu. Il peut donc être considéré finalement comme le signe d'un rapport d'identité entre eux, étant donné que ces derniers sont les états d'une même réalité.

Bien que les trois éléments *tem*, *nim* et *wom* appartiennent à la même classe m symbolisant un rapport d'identité entre eux, ils ont des traits physiques différents. Nous avons noté qu'ils n'appartiennent pas à la même catégorie. *Nim* appartient à la catégorie des liquides, *tem* appartient à la catégorie des solides et *wom* appartient à la catégorie des gaz. On voit que chacun des trois éléments représente un des trois états de la matière généralement évoqués, soit respectivement liquide, solide et gazeux. On peut en conclure qu'il existe un rapport entre ces trois éléments et les propriétés de la nature, plus précisément les propriétés de la matière ou les états de la matière. Il reste à savoir quel rapport le quatrième élément entretient avec une propriété de la nature. Puisque les trois premiers éléments cités correspondent respectivement aux trois états de la matière bien connus, le quatrième élément ne correspondrait-il pas à un quatrième état de la matière ? Existe-t-il d'autres états de la matière ?

K. West (2008, pp. 65-73) nous apprend, qu'en dehors des trois états traditionnels reconnus en chimie, qu'il existe d'autres états de la matière dont deux sont acceptés par les scientifiques : l'état plasma et les condensats de Bose-Einstein. Lequel de ces deux états correspond-il alors à l'élément feu ? Pour le savoir, il suffit de connaître la différence entre les deux. L'état plasma a plus d'énergie que n'importe quel état alors que l'état des condensats de Bose-Einstein (CBE) est l'état le plus froid, se rapprochant du zéro absolu. Dans un sens, écrit K. West (2008, p. 69), les CBE sont

l'opposé du plasma : alors que les plasmas sont des gaz super-excités et de température très élevées, les CBE sont des liquides super lents et de basses énergies ; les plasmas existent naturellement dans tout l'univers alors que les CBE n'existent pas dans les conditions naturelles.

Avec ces informations, on peut déjà répondre que l'élément feu, le plus chaud des quatre éléments, se rapporte au quatrième état, considéré comme le plus chaud des quatre états de la matière, d'autant plus que les trois autres éléments correspondent aux trois états traditionnels de la matière. Les exemples de plasmas confirment cela. On a entre autres, pour les plasmas naturels, spatiaux et astrophysiques, « les aurores boréales, le vent solaire, les queues de comètes, les bras galactiques, les magnétosphères, la couronne solaire, les éruptions solaires, les atmosphères et intérieurs stellaires, l'émission électromagnétique des nébuleuses gazeuses et des pulsars » (J.-M. Rax, 2005, p. 4). Pour les plasmas industriels et thermonucléaires, on a entre autres les flammes, certains générateurs, les lasers lampes, les faisceaux intenses, les réacteurs industriels et les étincelles (J.-M. Rax, 2005, p. 5). Comme plasmas, les flammes et les étincelles à hautes températures ne sont rien d'autres que du feu. Les autres plasmas sont également du feu, ne serait-ce que symboliquement.

J. Daintith & E. Martin (2010, p. 635) nous apprennent que le plasma, qui n'est pas du tout lié au plasma sanguin, est un gaz très ionisé dont le nombre d'électrons libres est approximativement égal au nombre d'ions positifs. Le feu paraît donc être une étape supérieure du gaz lorsqu'il est chauffé.

Finalement, les quatre éléments correspondent aux quatre états naturels de la matière. Les trois premiers, dont les noms appartiennent à la classe m, appartiennent aux états traditionnels comme si l'appartenance à la même classe nominale justifiait celle aux trois traditionnels états de la matière.

Nous avons indiqué plus haut que bien que n'appartenant pas à la classe m des liquides, et entités incomptables ou abstraites comme *tem*, *nim* et *wom*, l'élément *d̄ōō* est aussi une entité incomptable. Ces quatre éléments ont donc quelque chose de

commun avec le concept de Dieu qui est incomptable et abstrait. L'appartenance de *dḏo* à la classe *w* montre effectivement qu'il est plus lié au concept de Dieu que les autres.

Conclusion

Les Baatombu vivant au Bénin ont des principes de vie qui reposent notamment sur les quatre éléments : *tem* (terre), *nim* (eau), *dḏo* (feu) et *wom* (air). Ces éléments correspondent respectivement aux quatre premiers jours de la semaine. Une analyse détaillée a révélé comment ces quatre éléments régissent la vie et l'imaginaire des Baatombu à travers les cultes qui leurs sont dédiés et les légendes.

Les trois éléments *tem*, *nim* et *wom*, dont les noms appartiennent à la classe *m*, correspondent respectivement aux trois états traditionnels de la matière, à savoir solide, liquide et gazeux, comme s'il y avait un lien entre classes nominales et états de la matière. Le quatrième élément correspond au quatrième état qui est l'état plasma, obtenu à partir d'un gaz très ionisé. Chaque élément décrit un pan de l'univers des signes du Baatonu. Les classes nominales et sous-classes nominales auxquelles les éléments appartiennent décrivent leurs propres caractéristiques. Le point commun de tous ces éléments est leur caractère incomptable qui confirme en définitive leur appartenance à ce qui est divin.

Références bibliographiques

- Bandiri, B. K.. (2021). « Pourquoi les Baatombu enterrent-ils leurs morts de cette façon-là ? », *Culture Baatonu*, https://m.facebook.com/story.php?story_fbid=3068388033396553&id=1414550498780323. Accédé le 10 août 2021.
- Barthes, R. (1964) *Éléments de sémiologie*, Paris, Seuil.
- Bio Bigou, L. B. (2017). *Cultures africaines : cérémonies de récupération, vivante, d'une adepte du culte Koro/Sambani après vingt (20) jours de détention dans l'eau*. Cotonou, Merveille-Presses.

- Bio Nigan, A. (2019). Description morphologique, syntaxique et sémantique des parties du discours du baatonum, Thèse de doctorat inédite, Abomey-Calavi, EDP/UAC.
- Dafia, G. T. (2018). Poésie orale sacrée chez les Báátõbù du Nord-Bénin : de la lamentation au chant funèbre, Thèse de doctorat inédite, Abomey-Calavi : EDP/UAC.
- Daintith, J. & Martin, E. (2010). *A Dictionary of Science*, New-York, Oxford MA
- Dindi, S. B. J. (1984). Le baatonum : étude phonologique suivie du système des classes nominales et leurs substituts respectifs, Mémoire de maîtrise, Abomey-Calavi, FLASH-UNB.
- Dindi, S. B. J. (1986). «Le système des classes nominales en baatonum», *Langage et Devenir* 3:29-45.
- Gouroubera, S. (2005). Une approche morphophonologique du baatonum, mémoire de DEA inédit, Abomey-Calavi: FLASH/UAC.
- Grossenbacher, J.-P. (1974). *Abrégé de grammaire bariba*. Parakou, Coopération Technique Suisse.
- Iroko, F. A. (2007). « Rite purificateur du feu à Kèrou en milieu Bariba », *La Croix du Bénin*, p. 4, N° 915 du 24 août au 06 septembre 2007.
- Jones, R. (1998). "The Ethnic Groups of Present Day Borgu." In *Regards sur le Borgou*, (pp. 71-89), Paris, L'Harmattan.
- Klinkenberg, J.-M. (1996). *Précis de sémiotique générale*. Paris, De Boeck Université.
- Lombard, J. (1960). « La vie politique dans une ancienne société de type féodal : Les Bariba du Dahomey », *Cahiers d'Études Africaines*, Vol. 1, Cahier 3, pp. 5-45.
- Lotman, Y. (1991). *Universe of the Mind: A Semiotic Theory of Culture*. Bloomington, Indiana University Press.
- Narou N'Gobi, Ch.-T. (2017). *L'énergie des noms et des titres chez le Baatonou*. Parakou, Edition Nouvelles Racines.
- Narou N'Gobi, Ch.-T. (2020). *Les signes et les humeurs du temps en pays Baatonou*. Parakou, Edition Nouvelles Racines.
- Peirce, Ch. S. (1931-1935). *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*. Cambridge, Harvard University Press.

- Rax, J.-M. (2005). *La physique des plasmas*, Paris, Dunod.
- Saussure de, F. (1995). *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Welmers, W. E. (1952). "Notes on the structure of bariba", *Language*, 28, 1, 82-103.
- West, K. (2008). *States of matter: Gases, Liquids and solids*. New-York, Chelsea House.
- Zimé Yérima, I. (2014). Publicité en baatɔnum dans les journaux béninois: analyses et études prospectives, Thèse de doctorat inédite, Abomey-Calavi, EDP/UAC.
- Zimé Yérima, I. (2022). « La place des emprunts dans les classes nominales du baatɔnum », dans *Terminologies en langues africaines : pratiques actuelles et perspectives pour la promotion des patrimoines, la science, l'enseignement et les productions spécialisées*, Actes du Premier Colloque International du LABODYLCAL en Hommage au Professeur Flavien Gbeto, tenu du 17 au 19 février 2021 à sur le campus d'Abomey-Calavi, Abomey-Calavi, Les Éditions LABODYLCAL, pp. 701-726.
- Zimé Yérima, I. (2021). Pourquoi le baatɔnum classe-t-il certaines catégories de personnes dans la classe des non-humains ? Communication présentée au 16^e numéro du Café Scientifique de la Faculté des Lettres, Langues, Arts et Communication (FLLAC), le 30 mars 2021 sur le campus d'Abomey-Calavi.

Imprimeur : Super Impression

Dépôt légal N° 13865 du 14/03/2022, 1^{er} trimestre, BnB.

ISBN : 978-99982-58-24-2

Éditions LABODYLCAL & Éditions LABO GBE (Int.)

OBJETS ET SYMBOLES EN AFRIQUE

Analyses sociolinguistiques et sémiotiques

« Au moment où les Africains commencent à réfléchir sérieusement sur la nécessité de faire des recherches intégrant les valeurs endogènes de leur continent, un ouvrage collectif qui s'intéresse aux objets et symboles en Afrique, et qui de surcroît se propose d'en faire des analyses sociolinguistiques et sémiotiques, revêt forcément une grande importance. Les objets et les symboles en Afrique parlent de l'Afrique, leur décryptage sociolinguistique et sémiotique permet de pénétrer la civilisation et toute la sémiosphère du continent.

Calebasses, systèmes alimentaires, statues et grottes sacrées, musées, signes géomantiques et les quatre éléments qu'analysent les contributeurs dans ce collectif... livrent, telles des traces archéologiques, des informations sur l'histoire, les cultures et les civilisations africaines. Ces travaux permettent de voir notamment que les objets assument plusieurs fonctions en dehors même de leur rôle premier pour lequel ils sont créés...

Certes, ce collectif réduit à sept chapitres ne pouvait pas embrasser toute la diversité culturelle de l'Afrique, toutefois, il nous en donne indéniablement une bonne représentation. À la fin de la lecture, le lecteur assidu, s'il n'est pas embrouillé par tous les mystères qui traversent l'ouvrage, pourra se faire aussi une idée claire du rapport entre objets et symboles dans une sémiosphère où les objets sont très souvent en même temps des symboles et les symboles toujours des objets. » (Extrait de la postface)

*Charles Dossou **LIGAN** est docteur en Sciences du Langage et de la Communication et Maître-assistant en Linguistique africaine descriptive et terminologie. Il est enseignant-chercheur à l'Université d'Abomey-Calavi (UAC) au Département des Sciences du Langage et de la Communication (DSLCL). Ses principaux travaux portent, entre autres, sur la sociolinguistique.*

*Idrissou **ZIME YERIMA** est docteur en Sciences du Langage et de la Communication et en Linguistique anglaise appliquée à la littérature. Maître-assistant en Linguistique (Communication), il est enseignant-chercheur à l'Université d'Abomey-Calavi (UAC) au Département des Sciences du Langage et de la Communication (DSLCL). Ses principaux travaux portent notamment sur la sémiotique.*

ISBN978-99982-58-24-2



9 789998 258242